

JACQUES MARTIN

# ALIX

IORIX LE GRAND • LE PRINCE DU NIL • LE FILS DE SPARTACUS



casterman



JACQUES MARTIN

# ALIX

IORIX LE GRAND  
LE PRINCE DU NIL  
LE FILS DE SPARTACUS

**casterman**

**WWW.CASTERMAN.COM**

ISBN : 978-2-203-5924-2

N° d'édition : L.10EBBN002891.N001

© Casterman, 2018

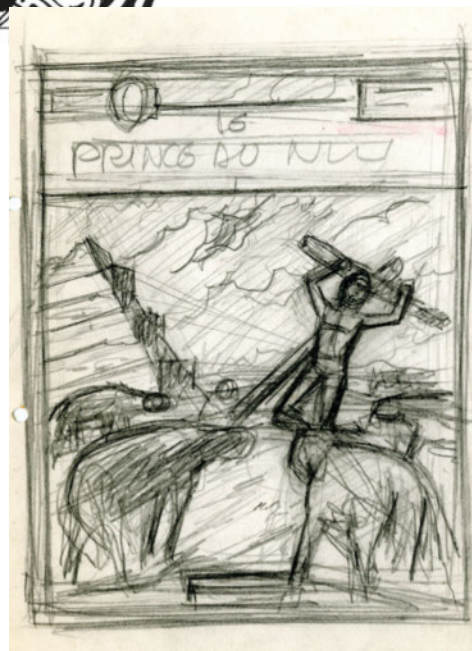
Conception : Studio Casterman BD

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Achevé d'imprimer en juillet 2018 par Edelvives, Ctra Madrid km 315,7, 50012 Saragosse, Espagne, sur du papier Oria Neutro 140 g.  
Ce papier est composé de fibres naturelles, renouvelables, recyclables, et fabriquées à partir de bois provenant de forêts gérées durablement.

Dépôt légal : septembre 2018 ; D.2018/0053/226

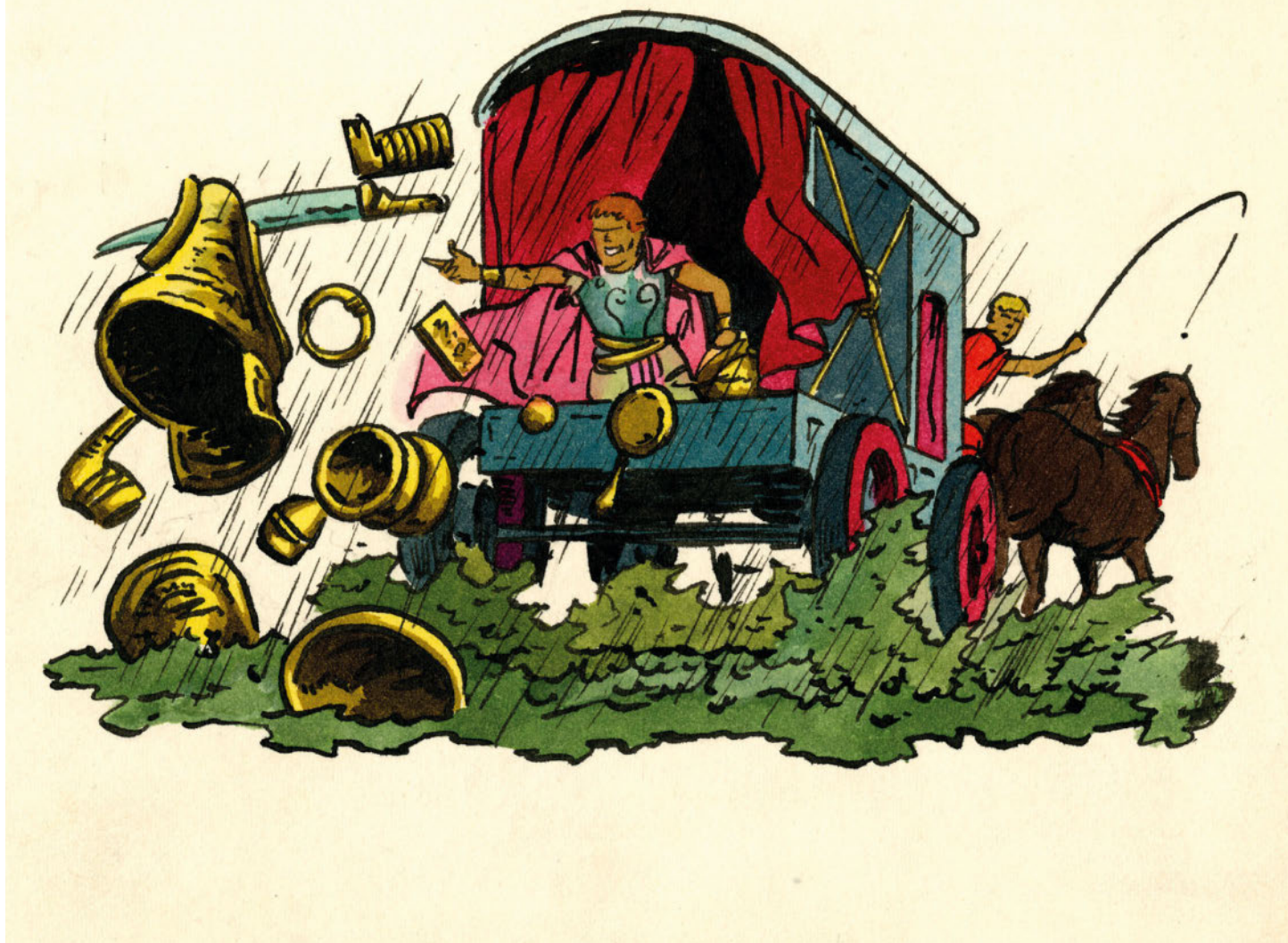


Au début des années 1970, la production des aventures de Tintin a considérablement ralenti. *Vol 714 pour Sydney* est paru en 1968, cinq ans après *Les Bijoux de la Castafiore*, et il faudra attendre 1975 pour découvrir *Tintin et les Picaros*, le dernier épisode de la série. Jacques Martin fait encore partie des Studios Hergé, qu'il quittera fin 1972 après y avoir passé presque 19 ans. Il vient de confier à Bob De Moor le dessin de *Lefranc*, qui sera bientôt repris par Gilles Chaillet, et il peut maintenant consacrer l'essentiel de son temps à *Alix*, sa série phare, qu'il enrichit de décors et de cadrages historiques toujours plus nombreux, directement liés aux sources accumulées au fil des années. Pour de nombreux lecteurs, l'esthétique réaliste de Martin semble fixée, et pourtant *Alix* continue d'évoluer considérablement au cours des années 1970, avec pas moins de six albums publiés : des aventures très différentes les unes des autres qui comptent parmi les plus étranges que connaît le jeune Romain.

Depuis ses premiers albums, Jacques Martin s'est affranchi de nombreux diktats. L'influence d'Edgar P. Jacobs (*L'île maudite*, *La Grande Menace*) puis d'Hergé (*La Tiare d'Oribal*) a fait place à un style semi-réaliste personnel qui s'affirme à partir du cinquième tome de la série, *La Griffes noire*. Dès lors, la composition,

l'encrage, le lettrage, la mise en couleur changent sensiblement d'une aventure à l'autre. Chaque album d'*Alix* vibre différemment, et le lecteur ne peut qu'être surpris en découvrant une nouvelle histoire. Cela vaut pour les albums des années 1960 comme pour ceux de la décennie suivante : à 50 ans, Jacques Martin continue de faire évoluer son graphisme et son écriture. En revanche, ce qui lie désormais visiblement les histoires d'*Alix* entre elles, c'est une inquiétante étrangeté qui va parfois du côté du fantastique, mais surtout un certain pessimisme que l'auteur installe dans les aventures. Il décrit un monde qui a tout à voir avec le compromis, la négociation et le désenchantement, loin de l'angélisme et des *happy endings* de la bande dessinée franco-belge de l'époque – et plus largement de la création qui est donnée à lire et à voir aux plus jeunes. Aussi différents soient-ils, *Iorix le Grand* (1971), *Le Prince du Nil* (1973) et *Le Fils de Spartacus* (1974-1975) attestent le goût de Martin pour le récit tragique. Des déflagrations fatales résonnent dans ces albums, chacun contient son propre compte à rebours et joue sa petite musique de déchéance, de douleur et de mort annoncée. L'humiliation publique d'Ariela et la fin terrible de l'impétueux Iorix ; la crucifixion d'Alix, le désaveu d'Enak et la destruction de la ville de Sakhara, victime d'un déchaînement des éléments ;

"IORIX LE GRAND" - Projet Ciel-de-Lampe



les actes vicieux du préfet Livion Spura et la mort spectaculaire de Maia, mère du jeune Spartacus qu'elle tente de sacrifier à son profit... Pas de doute possible à la lecture de ces trois histoires: le théâtre tragique de Jacques Martin est bien en place.

### **Iorix le Grand** (1971)

Dernier album réalisé par Martin avant son départ des Studios Hergé, *Iorix le Grand* est l'une des deux aventures d'Alix publiées en 54 pages, succédant ainsi au format de 62 planches avant que soit adopté, dès l'album suivant, *Le Prince du Nil*, le standard de 46 planches. Alix accepte ici une mission délicate: reconduire en Gaule une légion de mercenaires ayant combattu aux côtés de Rome en Syrie et en Thrace. Affirmant son appartenance romaine en dépit de ses origines gauloises, le héros se retrouve confronté à Iorus, bientôt rebaptisé Iorix, tribun belliqueux qui, à l'inverse d'Alix, entend lui retrouver son appartenance gauloise. Sa violence et sa cupidité, son changement de nom et sa transformation physique, font de Iorix un personnage fascinant, prêt à emmener dans sa folie tout un peuple avant de finir lapidé, gisant les yeux ouverts. Dans cette histoire, Jacques Martin pousse à son acmé le motif de la rivalité, mais si Alix garde le rôle du héros vertueux, l'humani-

té de son antagoniste est tout de même rappelée, par exemple lorsque Iorix sauve Alix de la noyade. Ce geste, tout comme la haine permanente que voue le tribun à Alix, s'explique par la présence d'Ariela, une jeune Gauloise qui pourrait à elle seule symboliser l'érotisation progressive de la série. Loin du chaste baiser de la paix qu'échangent Alix et Héra à la fin de l'album précédent, *Le Dieu sauvage*, Ariela se trouve mise à nue, humiliée par Iorix dans une scène de deux planches bouleversante qui est restée dans la mémoire de nombreux lecteurs – à commencer par Blutch, qui a redessiné la scène en 2017 dans le livre *Variations*. Le regard d'Alix dans cet album, parfois équivoque, souligne la sexualisation grandissante du héros lui-même, par exemple lorsqu'il participe à une orgie où la nudité apparaît presque frontale. Précipité dans la modernité des années 1970, Alix paraît définitivement sorti de l'adolescence...



### **Le Prince du Nil (1973)**

Le décor du Prince du Nil est radicalement différent. Alix et Enak arrivent en Égypte pour y apprendre qu'Enak serait ni plus ni moins un prince de sang, descendant direct de la famille des Menkharâ. Il s'agit d'un prétexte pour attirer Alix en Égypte et le convaincre d'assassiner Jules César, mais Jacques Martin continuera d'entretenir le mystère quant aux origines d'Enak – le personnage y fera allusion de temps en temps, s'attirant même la moquerie d'Alix dans L'Empereur de Chine. Ainsi, il est pour une fois beaucoup question d'Enak : alors qu'il ne prononçait pas un mot avant la trentième planche de Iorix, le voici tournant le dos à Alix lorsque celui-ci est accusé de trahison puis réduit en esclavage... Cette froideur du fidèle compagnon à l'égard du héros a de quoi étonner dans une bande dessinée classique, et cette attitude peut être clairement assimilée au désir de Martin d'introduire dans ses histoires de la complexité, du paradoxe et de la dissonance... Pour le reste, l'auteur restitue comme toujours un travail de documentation remarquable, qui sature presque les planches : le moindre bâtiment, vêtement ou ornement égyptien vient rappeler le souci constant de la vraisemblance historique. Quant à la mécanique tragique chère à l'auteur, elle fonctionne à plein régime, avec un récit émaillé

de prophéties et une étonnante galerie de personnages : le nain Kih, empalé contre une porte, la princesse Saïs, qui accueille Alix comme un présage et tombe amoureuse de lui avant de mourir, et surtout le frère paria du pharaon, Qaâ, dont la foule refuse d'entendre la funeste prophétie. À la folie destructrice de Iorix répond ici l'apocalypse, un autre motif cher à Jacques Martin, présent dans Alix mais aussi beaucoup dans Lefranc. Comme Apollonia dans Le Dieu sauvage et Carthage dans le futur Spectre de Carthage, Sakhara est tragiquement détruite : une pluie de météorites vient s'abattre sur la ville en point d'orgue de cette histoire inspirée des Mémoires d'Hadrien, de Marguerite Yourcenar, à qui Jacques Martin n'a pas osé dédier l'album.

### **Le Fils de Spartacus (1974-1975)**

C'est en Italie que se déroule ce douzième épisode. Il commence à Rome, où le lecteur entre pour une fois dans la maison d'Alix, « sur les pentes du Janicule », pour s'achever non loin du lac de Côme. Comme souvent, Martin fait son miel des silences de l'histoire, imaginant que Spartacus, l'esclave qui avait soulevé les foules à travers l'Italie de 73 à 71, a eu un fils. Mais celui-ci suscite bien des convoitises : César et Pompée se le disputent,



craignant que le peuple, en apprenant son existence, se révolte de nouveau, tandis que Maia, la supposée mère de Spartaculus, ne cherche qu'à vendre son fils pour capter la fortune qu'elle convoite depuis des années. Alix se donne pour mission de protéger le jeune homme en le reconduisant en Thrace, sa terre d'origine, et si le héros se soustrait ici à la volonté de Pompée comme à celle de César, il a pourtant le même but que les deux généraux : empêcher qu'éclate une nouvelle guerre servile. Martin ne fait pas pour autant d'Alix un contre-révolutionnaire aux vues conservatrices, il mettrait plutôt son personnage du côté du philosophe et sociologue Raymond Aron, lequel percevait dans les événements de Mai 68 « une négation utopique de la réalité ». Publié en 1974-1975, trois ans après *Iorix le Grand*, *Le Fils de Spartacus* est par ailleurs contemporain de la libération progressive des mœurs, et c'est à partir de cet album que la nudité se fait explicite, qu'il s'agisse de montrer des corps dans la souffrance (les esclaves crucifiés par milliers) ou dans le désir (l'orgie des deux premières planches, l'attitude de la jeune Maia pour séduire Spartacus). Comme dans *Iorix* et *Le Prince du Nil*, Martin met en scène des personnages complexes, parfois



au paroxysme de leurs passions : Livion Spura ne semble animé que par le stupre, Ardélès brûle d'un amour fou pour Maia tandis que cette dernière, tout comme Iorix, voue à l'or une fascination cupide... et emporte avec elle le secret des origines de Spartaculus dans une scène finale particulièrement triste. Jacques Martin laisse ainsi ses personnages à leur mélancolie, essayant de tirer les enseignements de l'histoire qui s'achève. Loin du rythme effréné du « cycle d'Arbacès », qui couvrait les quatre premières aventures d'Alix (1948-1956), Martin semble ne plus vouloir montrer un héros qui est ou qui a, strictement défini par une morale et un environnement figés. Il propose plutôt un personnage qui va, parfois hésitant, toujours plus loin de Rome, confronté à des gammes de couleur, des cultures et des climats différents. Le héros visitera des lieux toujours plus exotiques, parfois au-delà de la *Mare nostrum* : l'Afrique du Nord dans *Le Spectre de Carthage*, une île d'apparence polynésienne dans *Les Proies du volcan*, puis Athènes, Jérusalem, Babylone, et même la Chine. Le voyage d'Alix continue...

Romain Brethes







# IORIX LE GRAND



